JOURNAL INTIME
DE 1974-1976
MARTINE FAUSTIN

Les cahiers de Martine

Ouïe Dire
éditions

Chère Martine

Je dois revenir
mais comme tu en est venu
je t'envoie une bonne année
et bonne santé ainsi à ta famille
la photo qui ma donner
Alain il vient de recevoir un
télégramme pour partir dès
Havres le 9. à 8 heures
le matin je t'embrasse
aussi que tous Alain
Tefé Mémé

Déc 1970

Lire un journal intime est une occasion rare. Il est sans doute encore plus rare de retrouver son propre journal complètement par hasard, un petit demi-siècle après, en ayant même oublié l'avoir écrit. C'est pourtant ce qui est arrivé à Martine, et c'est elle qui a décidé de le partager ici, en témoignage d'une époque et d'un âge qu'on pourrait presque croire n'avoir jamais connus.

Ses « cahiers intimes », comme elle les appelle, Martine les rédige entre ses 14 et ses 16 ans, de janvier 1974 jusqu'à son départ, fin 1976. Elle est alors en pensionnat à l'Institution Saint Paul, une maison d'éducation pour jeunes filles, située à Thiviers en Dordogne. Pendant trois ans, elle racontera, de façon régulière, ses états d'âme, ses amitiés et ses amours, ses peines, ses colères, ses lassitudes et ses aspirations.

Martine me fait part de son histoire en juin 2022. Je la rencontre lors d'une résidence artistique à la Cité Jacqueline Auriol de Coulounieix-Chamiers, une ville collée à Périgueux, où elle habite avec son mari depuis longtemps déjà. Cela fait deux ans que je viens assez souvent faire de la poésie en relation avec les habitant·e·s de ce quartier, dans le cadre d'une action

culturelle mise en place par la Compagnie Ouïe/Dire, démarrée en 2016. Martine me parle de ses cahiers, de leur soudaine redécouverte, de l'étrange familiarité et distance qu'elle a ressenties en les relisant. Elle accepte alors de me les prêter, à la fois étonnée et enthousiaste, s'excusant déjà pour les fautes d'orthographe, les airs rebelles de certains passages, comme ses « folies » de jeunesse qui la font sourire aujourd'hui.

La remerciant pour sa confiance, je me souviens avoir lu d'un seul souffle ses trois cahiers. C'était sincère, sans fioriture et bien tourné, loin de ce qu'on peut trouver dans la littérature, et surtout pris par un suspense digne des meilleurs récits d'aventure, doublé d'une fin surprenante ! Je vous conseille donc de ne pas lire la fin avant de commencer. Dès lors, après en avoir discuté avec Marc Pichelin, directeur de la Compagnie et des Éditions Ouïe/Dire, nous avons proposé à Martine de publier son journal.

Quoique n'ayant jamais eu besoin ni envie de se remettre à écrire depuis cette période, Martine se prête au jeu. Je lui propose de rédiger une Préface et une Postface pour esquisser le contexte et la suite des événements que les cahiers nous présentent. Elle annotera aussi certains passages, nous permettant ainsi d'avoir un aperçu de cette expérience peu commune de l'épaisseur d'une vie, pour ainsi dire, revécue.

Ma grand-mère centenaire dit qu'on ne peut pas être et avoir été. Au fond Martine la contredit. Ce que nous vivons, aussi modeste et intense que cela soit, demeure toujours un peu présent, parfois gênant. C'est une chance de rencontrer quelqu'une qui porte un tel regard, compréhensif, tendre et facétieux sur elle-même

et ses proches, et plus généralement sur cette espèce de magma foutraque qu'est si souvent une existence humaine.

Après on peut penser que c'est seulement une vignette gorgée d'un temps révolu, un coup d'œil dans la serrure d'une enfance compliquée, une tentative pour rétablir la vérité ou une histoire d'amour. En tout cas c'est touchant.

Marion Renauld

PRÉFACE

Le contexte

Mon cheminement, à vrai dire assez particulier et rempli de tristesse, a commencé lorsque j'ai eu 2 ans et 3 mois. C'est à ce moment-là que ma maman décède de maladie.

Mes deux grands frères, Michel et Alain, sont alors âgés d'une dizaine d'années. Le soutien de nos familles est là pour aider notre papa qui se retrouve seul avec trois enfants : nos grands-parents maternels, notre grand-mère paternelle, le frère de maman, Tonton Jean-Raymond et sa femme, ma chère « Tatie Lou », sont présents.

Puis, les années qui suivent, notre père fait quelques rencontres, jusqu'au jour où c'est Lucette qui arrive dans sa vie et s'y installe à jamais. Je ne saurais dire le début exact de cette période qui devient si chaotique, surtout pour moi. Mais ils se marient lorsque j'ai 6 ans. Lucette a une fille, Maryse, qui part très tôt du domicile familial, en se mariant à 15 ans.

Je suis alors certainement et inconsciemment assez rebelle et pas très réceptive à ce choix d'épouse. Lucette n'est d'ailleurs appréciée de personne dans

ma famille maternelle. S'ensuivent des disputes entre ces adultes qui, quoique voulant tous mon bien et m'avoir auprès d'eux, en arrivent au Tribunal pour enfants.

Il est vrai qu'à cette période, je suis fragile, toujours malade (asthme, anorexie mentale)… Mes grands-parents souhaitent tellement m'avoir à leurs côtés, ils me couvent, sont adorables et si malheureux de la perte de leur fille, et j'y suis bien.

Pourtant, en raison de tous ces désaccords entre adultes, c'est donc très jeune, peu de temps après ce mariage, que je suis placée au Centre d'Observation de Cadaujac (33), le Château de Millefleurs. Oui, à l'âge de même pas 7 ans, et rapidement. Comme mes frères, on part du foyer, mais eux ont la chance d'aller chez notre tonton.

Je suis trop jeune, pas facile vu mes crises d'asthme et mon refus de me nourrir. Ma famille, je la vois peu, j'y vais parfois, ils ont le droit de venir au Château, mais toujours avec des autorisations, du Centre et de papa lorsqu'il le voulait bien.

En 2015, en réclamant mon dossier, j'ai alors découvert avoir été placée au Château de Cadaujac par un juge pour enfants, pour une durée de 7 ans (soit de 7 à 14 ans). Pour une « observation », c'est plus que très long… D'ailleurs, la DASS se rend compte de cette « erreur », quelques années après, et demande immédiatement à ce que je sois accueillie dans une autre structure.

C'est ainsi que, au bout de quatre années, je suis transférée à l'Institution St Paul, le pensionnat à Thiviers tenu à l'époque principalement par des sœurs. La mère supérieure était mère Stanislas.

C'est dans ce lieu que je rédige ces cahiers intimes. Voici donc, dans ces pages à suivre, mes ressentis, espoirs, déceptions, sans doute écrites pour exprimer des colères, pallier le manque de paroles et de dialogues qui n'ont pas eu lieu avec les adultes lors de mon enfance.

La découverte des cahiers

Quarante-cinq ans plus tard, et par le plus grand des hasards, une personne a retrouvé mes trois cahiers intimes, livres de bibliothèque, cours d'école et cahiers de chansons des années 1970.

En effet, « Roland » m'a cherchée après avoir lu quelques pages de mes journaux. Grâce à Facebook, au bout de quelques semaines, il m'a contacté le 7 février 2021. Et c'est quelques jours après que nous nous sommes donnés rendez-vous sur le lieu où j'avais « oublié tout ceci ».

Roland nous a alors fait visiter cette cave où il venait de retrouver quelques cartons de mes affaires, puis l'appartement où l'on a vécu, peu de temps, mon mari et moi. Ce lieu, tout petit, constitué de deux pièces et d'une salle de bain, c'est précisément là où nous nous sommes mariés en petit comité, avant de partir assez rapidement pour Perpignan.

Émotions de rentrer à nouveau dans ce lieu, souvenirs souvenirs… À l'issue de cette journée mémorable, nous nous sommes quittés en se disant que l'on resterait en contact, ce qui est exact.

Lorsque nous rentrons chez nous, avec mon mari, tout est déposé sur la table… Mon étonnement est